

quise en s'élançant au milieu du groupe qui déjà se mettait en marche.

A cette vue, le marquis jeta un cri déchirant :

— Cette femme est folle, dit-il, renvoyez-la.

Il espérait encore, le malheureux ! sauver, par ces paroles, celle pour laquelle il eût donné tout son sang !

Folle ! pas folle du tout ! dit un mauvais sujet du village ; je la reconnais bien, moi. C'est ta femme, une ci-devant. Allons, la belle, en marche et ferme ; puisque tu veux danser, nous te jouerons un petit air de rigaudon bien gentil.

Le marquis vit que tout espoir était perdu, et, après avoir jeté à la marquise un regard de désespoir et d'amour, il baissa la tête avec découragement et suivit ses bourreaux.

En venant ainsi se dévouer pour suivre son époux, la noble victime avait eu le temps de glisser un mot à l'oreille de son père ; car tu as dû comprendre, Yves, que le brave homme ne s'était mêlé à ces bandits que pour chercher à revoir ses bienfaiteurs et donner, s'il le fallait, sa vie pour les sauver.

A peine une partie de la troupe avait-elle emmené le marquis et sa vertueuse épouse, que le reste de la bande s'était répandu dans le château : on pilla, on but le vin des caves, on cassa, pour se divertir, toutes les glaces et les vitres des fenêtres. C'était une orgie et un tapage à rappeler l'enfer.

Mon père, ayant vu que les têtes étaient bien échauffées, se glissa dans la chambre de la marquise et prit, dans le matelas, une petite cassette qui y était cachée.

En quittant ses camarades, il m'avait fait un signe et je l'avais suivi. Après s'être emparé de cette cassette, il entra dans la chambre de Charles. Le pauvre enfant était au lit depuis le matin avec une fièvre violente et un délire horrible, ce qui, heureusement, l'avait rendu étranger à cette scène de désolation et de danger ; car il eût été arrêté avec ses parents. La guillotine ne respectait ni la jeunesse ni l'enfance ! — Mon père le saisit dans ses bras, l'enveloppe dans de grandes couvertures, après m'avoir donné la petite cassette en me disant :

— Aide-moi, Warek, à sauver la fortune de ton frère ; fais-toi tuer, s'il le faut, mais ne livre à personne le dépôt que je te confie !

— Sois tranquille, père, lui dis-je ; et je serrai la cassette sur mon cœur comme si j'avais voulu l'y incruster pour la sauver plus à l'aise.

Nous commençons à descendre, lorsque, au milieu de l'escalier, nous fûmes arrêtés par quelques-uns de nos odieux compagnons.

— Ohé ! le père Lazalle, qu'est-ce que tu emportes donc là ? demanda un de ces hommes.

— C'est ma part de prise, répondit brusquement mon père ; vous avez bu le vin, vous avez cherché les espèces, moi j'ai pensé à ma femme, qui me fera une bacchanale d'enfer quand je rentrerai, car elle est assez bête pour aimer ces ci-devant ; et pour lui clore son bec, je lui apporte des nippes de ménage, un oreiller et des couvertures : comme ça, elle me laissera tranquille.

— Pas si bête ! le père Lazalle, reprit le questionneur ; ma foi je vais en faire autant pour plaire à ma ménagère.

Alors la troupe nous ouvrit un passage et je commençais à reprendre courage, quand un d'entre eux m'empoignant par l'oreille, me dit :

— Et toi, Warek, qu'est-ce que tu as pris aussi ?

— J'ai pris la chatte, répondis-je en tirant la langue et en faisant la plus laide de mes grimaces ; puis, dégageant mon oreille, je bondis comme un lièvre et me sauvai à toutes jambes, mais pas assez lestement cependant pour ne pas entendre les quolibets dont on accablait mon ind secret questionneur.

A peine entré dans notre chaumière, une lueur éclatante nous apprit que les malheureux avaient mis le comble à leur œuvre de sang : le château de Kéradeuc était livré aux flammes ! Quelles reconnaissantes actions de grâce nous élevâmes alors vers Dieu !

Charles resta plusieurs jours en danger, puis, quand il eut repris connaissance, il s'étonna de se voir dans notre chaumière, et en demanda la raison. On en inventa mille plus folles les unes que les autres, dont, la fièvre aidant, il se contentait chaque jour ; mais quand il entra en convalescence, il n'y eut aucun moyen de lui cacher l'affreuse vérité.

— Je veux aller à Nantes, nous dit-il alors, je ne suis plus un enfant, j'ai quinze ans accomplis, je me dois à ma pauvre mère, à mon père bien-aimé, et je veux vivre ou mourir avec eux.

A ces paroles, ma mère pleurait, mon père jurait ses grands dieux qu'il ne le laisserait pas partir ; mais Charles restait inébranlable dans sa résolution. On lui avait caché ses habits, il n'avait que les miens ; on lui avait ôté aussi ses souliers pour le réduire à nos sabots, avec lesquels il ne pouvait pas marcher ; c'était une lutte entre mon père et Charles, l'un pour partir, l'autre pour l'en empêcher, et chacun y mettait tout ce qu'il possédait de résolution et d'adresse.

Ce fut Charles qui réussit. Un jour, il se sauva du village sans prendre garde à sa veste sale et déguenillée ; ses sabots le gênent, il les rejette et marche nu-pieds ; les ronces, les cailloux, les pierres, il ne les voit pas, il ne sent rien. Arriver à Nantes, voilà tout son espoir ! voilà tout son désir ! — Il y arrive enfin !

C'est donc un jour de fête ; une foule nombreuse encombre les rues, et semble marcher vers un but commun. Charles la suit machinalement ; il arrive sur une grande place ; là on dresse un échafaud ; il lève les yeux, un cri d'horreur lui échappe, ses cheveux se dressent sur sa tête ; il veut parler, sa langue s'attache à son palais ; il veut courir, il sent sur tout son corps une douleur cruelle qui le paralyse complètement. C'est sa mère qu'il a vue monter sur l'horrible machine. Le marquis lui a succédé... La force de la douleur et du désespoir tire le malheureux Charles de cette inertie complète.

— Moi aussi je veux mourir, s'écrie-t-il, moi aussi je suis aristocrate, moi aussi je pleure le roi et je maudis ses bourreaux !...

A peine a-t-il achevé ces paroles, qu'un affreux coup de poing sur la tête le renverse sans connaissance, et une voix rude et forte s'écrie à son tour :

— Ah ! mon drôle, c'est ainsi que tu te sauves parce qu'on t'a ôté ta camisole ; tu t'en repentiras, et les verges te rendront doux comme un petit agneau. Allons, rentrons à la bergerie, mon mouton. Tu fais le mort à présent pour que je te porte. C'est bon, tu me paieras tout ça à la fois. — Et mon père, car c'était lui, plus mort que vil, malgré sa crânerie apparente, prend Charles dans ses bras et l'emporte avec une colère si bien jouée, que le peuple, qui un moment avant allait demander sa